Hervé Cariou

de Mirepoix

L'interview

Pierre-Roger de Mirepoix repensa complètement l'organisation et les défenses de la citadelle de Montségur. Cette dernière devint le refuge de la foi cathare. Elle défia une armée de cinq mille hommes pendant un an. Après la capitulation du 16 mars 1244, de Mirepoix disparut à jamais. Nous allons tenter de comprendre pourquoi.

La rédaction — Monsieur de Mirepoix, avant de revenir aux évènements de 1244, pouvez-vous nous parler de la foi cathare ?
P.-R. de M. — Du grec *katharos*, pur, elle désigne littéralement la foi pure. En fait, elle promeut la foi chrétienne des premiers temps : un seul sacrement, pas de rite, de hiérarchie ostentatoire, etc.

La rédaction — Pourquoi quelques nostalgiques représentent-ils une telle menace pour l'Église ?
P.-R. de M. — Durant l'Antiquité païenne, pour mener une bonne vie, on devait contenter les dieux. On ignorait donc qu'on pouvait trouver notre salut par nous-mêmes. Du coup, on sombrait dans l'idolâtrie dès que les problèmes apparaissaient. L'Évangile changea tout : désormais, chacun pouvait gagner son propre salut. Puis, l'Église posa des conditions (sacrements, rites).

La rédaction — Vous êtes un guerrier. Pourquoi défendre cette nouvelle foi ?
P.-R. de M. — Au départ, je me contentais d'observer. Puis, l'Église décida que la neutralité prouvait la culpabilité. Elle confisqua mon fief et mes biens et je devins comme d'autres, un *faydit*.

La rédaction — En 1243, vous planifiez l'assassinat d'inquisiteurs mandatés par le pape et basés à Avignonet. Pour cela, vous faites appel à des chevaliers faydits. Ces derniers n'échoueront pas. L'Église devient folle de rage. Du coup, Blanche de Castille et Louis IX ordonnent (financent) le siège de Montségur. Regrettez-vous votre décision ?
P.-R. de M. — Des centaines d'innocents périssaient sur le bucher. Pendant ce temps, je tournais en rond dans la cour d'une citadelle. Je devais détourner la colère de Rome.

La rédaction — Comment se déroula le siège ?
P.-R. de M. — La citadelle restait imprenable. Aucun emplacement ne permettait à une catapulte d'atteindre l'enceinte. Aucun relief ne permettait de mener une attaque digne de ce nom. À l'extérieur de la citadelle, sur un pic rocheux, notre poste de guet s'avéra notre talon d'Achille. D'audacieux soldats escaladèrent le pic, prirent le contrôle du guet, installèrent un trébuchet et bombardèrent allègrement notre barbacane (*). Cette dernière défendait l'accès principal du château. Un assaut finira par s'emparer de cet ouvrage clé.
(*) Ouvrage de fortification avancé pour protéger un passage, une porte ou poterne.

La rédaction — Les pourparlers de reddition débutent le 1er mars 1244. Vous fixez quatre conditions acceptées par votre adversaire, Hughes des Arcis. On commence par la première : reddition de la forteresse au bout de quinze jours. Pourquoi gagnez-vous du temps ?
P.-R. de M. — Nous devons organiser l'évacuation de documents.

La rédaction — Nous y reviendrons. Ensuite, vous exigez le pardon pour tous les soldats, y compris ceux qui participèrent au massacre d'Avignonet. Comment l'Église peut-elle accepter à une telle requête ?
P.-R. de M. — Malgré la prise de notre barbacane, nous pouvons tenir pendant des mois. Mobiliser cinq mille hommes pendant un an coûte une fortune et l'Église

ne finance pas. Nous trouvâmes un compromis en ajoutant que chaque défenseur comparaîtrait devant l'inquisition et qu'il s'exposerait, au pire, à une peine légère.

La rédaction — Enfin, vous exigez la vie sauve pour les civils de la forteresse à condition qu'ils abjurent leur hérésie. S'ils refusent, ils finiront sur le bucher.
P.-R. de M. — Vous vous doutez bien que j'exige d'épargner leur vie et qu'ils imposent l'abjuration. La quasi-totalité des deux cents civils refusera d'abjurer.

La rédaction — Pourquoi acceptez-vous cette injustice de traitement entre les civils et les militaires ?
P.-R. de M. — On parle de trois cents chevaliers et seigneurs dépossédés de leurs biens à cause de leur neutralité. Notre ennemi sait désormais que mes hommes ne comptaient aucun croyant. Enfin, nos adversaires savent que l'honneur ne nous laisse que deux options : périr par l'épée ou vivre libre. Les deux nous conviennent.

La rédaction — Si l'on additionne trois cents militaires et deux cents civils, on obtient une population conséquente. Comment nourrit-on un demi-millier de personnes pendant un an dans une enceinte aux modestes proportions ? Combien de temps pouvez-vous encore tenir ?
P.-R. de M. — Suite à la perte du guet, nous demandâmes l'aide d'un ingénieur au comte de Toulouse. Il nous envoya Bertrand de la Bacalaria. Vos historiens savent qu'il accéda à la citadelle. Si l'on peut faire passer un ingénieur (et son équipement), on peut acheminer des vivres.

La rédaction — La veille de la reddition, quatre « bons hommes » évacuent des documents du château. Qu'est-ce qu'un « bon homme » ?
P.-R. de M. — La foi cathare distingue les croyants et les « consolés » dits bons hommes. Ces derniers ont reçu l'unique sacrement : la *consolamentum*. On peut les comparer aux prêtres bien qu'ils vivent au sein de la population. Cela dit, ils adoptent un mode de vie aussi ascétique que celui d'un moine.

La rédaction — Nous sommes en 2021 et cela fait 777 ans que des chercheurs de trésor, toutes époques confondues, tentent de mettre la main sur ces « documents ». Pourquoi ?
P.-R. de M. — Ce sont des travaux d'analyse d'artéfacts.

La rédaction — En l'an 1244 ? L'archéologie n'existe pas.
P.-R. de M. — Votre époque ne possède pas le monopole de la profanation de sites anciens.

La rédaction — Pourquoi quatre consolés risquent-ils leur vie pour sauver des études ?
P.-R. de M. — Un document n'est rien. La carte d'accès qu'il contient n'est rien. L'artéfact est tout.

La rédaction — Le lendemain de la reddition, votre frère Isarn et vous disparaissez. Nos recherches généalogiques échouent à trouver un évènement de vie postérieur et une date de décès. Le 9 mai, trois semaines après la reddition, le seigneur de Montségur, Raymond de Péreille, comparaît devant l'inquisition (dans le cadre des conditions de la reddition). Le rapport ne mentionne aucune peine et il disparaît à son tour. Ce Péreille, votre acolyte durant le siège, sort-il indemne de son interrogatoire ?
P.-R. de M. — Il rejoindra les quatre consolés, mon frère et moi. Nous devons mettre les documents à l'abri et une escorte armée s'avère nécessaire.

La rédaction — On vous cite : « *La carte d'accès n'est rien et l'artéfact est tout* ». Où se trouve la carte de l'emplacement des… cartes d'accès ?
P.-R. de M. — Elle se tient devant vous.

La rédaction — Quelle direction prenez-vous ?

P.-R. de M. — Au nord-est, l'Angleterre occupe l'Aquitaine. Au nord-ouest, les Français couvrent le terrain. Au sud-est, la Catalogne, l'Aragon et la Castille restent sur le front de guerre avec les Maures. Ces derniers s'étendent sur la partie méridionale de la péninsule ibérique. Le sud-ouest devient la seule option. De plus, elle abrite le chemin le plus célèbre de la chrétienté : celui de Compostelle.

La rédaction — Arborer les couleurs de la nouvelle foi sur ce chemin ne relève pas du génie militaire.
P.-R. de M. — Officiellement, nous devenons des pèlerins. Nous devons franchir les Pyrénées au plus vite et rejoindre le lieu qui fusionne tous les chemins du pèlerinage : Puente la Reina, à l'ouest de Jaca.

La rédaction — À l'époque, entre Puente la Reina et Estella, compte tenu de la réputation du rio Salado, vous deviez éviter un piège.
P.-R. de M. — Effectivement, l'eau de cette rivière restait si insalubre que nous croisâmes deux Navarrais qui aiguisaient leurs couteaux. Ils dépeçaient régulièrement des chevaux de pèlerins qui succombaient après s'être abreuvés dans la rivière. Ils favorisaient même leur commerce en assurant aux pèlerins que l'eau restait potable. Cela dit, sur le chemin, ce rio ne revendiquait pas le monopole de l'eau viciée. Cela explique la présence d'hôpitaux sur le tronçon car les coliques n'épargnaient pas les pèlerins.

La rédaction — Au nord de l'Espagne, le poisson (barbeau, anguille et tanche) et la viande réservaient souvent le même sort aux étrangers. Comment rester en santé pour continuer de veiller sur un précieux chargement ?
P.-R. de M. — Les consolés sont tous végétariens. Enfin, durant le siège, mes hommes et moi consommions déjà moins de viande.

La rédaction — Jusqu'à Nájera, le chemin longe le territoire basque. Que retenez-vous de ce pays ?

P.-R. de M. — Pour franchir les Pyrénées, nous préférions l'éviter. Des « péagers » prélèvent, sans autorisation, des péages. Si l'on ne paye pas, on doit en découdre. De plus, le massif forestier reste imposant. Enfin, inutile de chercher du pain, du vin, etc. : vous deviez vous contenter de pommes, de cidre et de lait.

La rédaction — Ensuite, vous pénétrez en territoire navarrais, peu christianisé.
P.-R. de M. — Pour les premiers pèlerins, cette région restait brutale. À une certaine époque, des locaux se moquaient et dénudaient parfois des fidèles pour les monter sur un âne. Dans ce contexte, se défendre pouvait s'avérer fatal. Lors de nos tribulations, ces plaisanteries douteuses appartenaient au passé.

La rédaction — La conversion au christianisme s'achevait-elle ?
P.-R. de M. — Les *eliceras*, les églises, existaient. Le nom des prêtres, *belaterras*, référait encore à la « terre mère ». En milieu rural, Dieu se nommait toujours « Urcia ». À vrai dire, je ne m'attendais pas à une telle résistance du paganisme. Pour le reste, nous nous délections de l'*ardum*, le vin, et le l'*orgui*, le pain. Cependant, mes compagnons rechignaient au protocole navarrais du repas : tout dans le même plat, pas de cuillère et l'on mange avec les doigts.

La rédaction — Comment décririez-vous la population ?
P.-R. de M. — Les pèlerins la craignaient encore. De plus, elle exigeait des prix exorbitants et elle savait se montrer intimidante. En fait, malgré cet apport de monnaie sonnante et trébuchante, elle tolérait mal ce défilé de fidèles.

La rédaction — Deviez-vous utiliser vos épées ?
P.-R. de M. — Non. Raymond, Irsan et moi savions aussi nous montrer intimidants. Cela dit, on restait sur nos gardes car la vaillance au combat de cette population ne relevait pas du fantasme. Des pèlerins soutenaient qu'ils descendaient d'Écossais et de Cornouaillais antiques envoyés par Rome en

Espagne pour soumettre des populations de la péninsule. Une similitude entre des coutumes et l'habillement défendaient cette thèse.

La rédaction — Une autre théorie soutenait que la population puisait son origine d'une ancienne cité… éthiopienne, Naddaver. Cette dernière accueillit saint Mathieu qui la convertit très tôt.
P.-R. de M. — Rome utilisa effectivement des troupes de l'empire pour conquérir l'Espagne. Parmi elles, on comptait des Nubiens. En clair, les deux thèses ne s'excluent pas. Certains pèlerins assimilaient même certains Navarrais à des Sarrazins.

La rédaction — Ensuite, vous entrez en terre castillane.
P.-R. de M. — Pour mes compagnons, franchir les Montes de Oca constitua un soulagement. La Castille débordait de richesses et nos repas se diversifiaient. Cependant, notre prochaine étape, la Galice, foyer de Compostelle, garantissait mieux notre discrétion car des pèlerins y séjournaient au long cours sans attirer l'attention.

La rédaction — Pouvez-vous nous parler de la Galice, ce Finistère espagnol ?
P.-R. de M. — Pour s'y rendre, on doit encore traverser le Leon et les cols des monts Irago et Cebrero. Nous découvrîmes une terre dépourvue de villes mais peuplée de vergers immenses. Elle commerçait beaucoup avec les marchands maures, très friands des toiles et des peaux locales. À l'image d'autres territoires traversés, le blé et le vin demeuraient un luxe au profit du seigle, du cidre et de l'hydromel. Enfin, la population nous rappelait la nôtre.

La rédaction — On résume : des porteurs de documents exceptionnels s'égarent au milieu de vergers.
P.-R. de M. — Nous avons besoin d'aide et nous la trouverons à Compostelle, fief de chevaliers depuis des décennies.

La rédaction — Pouvez-vous nous décrire cette ville ?
P.-R. de M. — Elle se situe entre deux fleuves, le Sar et le Sarela. Elle compte sept portes d'entrée : portes de France, de la Peña, de « sous les Frères », de saint Pèlerin, des Fougères, de Suzanne et enfin, celle des Bouchers, par laquelle transite un nombre impressionnant de têtes de bétail.

La rédaction — Pourquoi sept ?
P.-R. de M. — Cela peut référer aux sept portes de Jérusalem, aux sept disciples de Jacques, etc. On y compte une dizaine d'églises dont la plus connue reste évidemment dédiée à l'apôtre Jacques. Des chanoines y opèrent selon la règle d'Isidore d'Espagne. Celle de Pierre jouxte une abbaye de moines et celle de saint Martin l'imite.

La rédaction — Qu'espèrent quatre consolés et trois faydits dans cet antre catholique ?
P.-R. de M. — Les chevaliers languedociens (que nous restons) entretiennent de bonnes relations avec ceux de l'ordre du Temple. De ce point de vue, loin des turbulences du sol français, nous sommes au bon endroit.

La rédaction — Vous prenez un risque.
P.-R. de M. — La quasi-totalité des artéfacts que nous étudions provient de la Terre sainte et ces chevaliers la convoyèrent. En l'an 1119, à l'aube de leur ordre, le roi de Jérusalem, Baudoin, leur octroya une aile de son palais construite sur l'emplacement supposé du temple de Salomon. Nous pensons que les artéfacts proviennent de leurs fouilles. Notre accès à ces reliques d'un lointain passé s'explique par la présence d'exégètes juifs au Languedoc. On peut rappeler que notre région publia, un siècle plus tôt, un des ouvrages de la kabbale, le *Livre de la Clarté*. Enfin, Raymond, Irsan et moi participions, en concertation avec l'ordre du Temple, à la sécurité d'accès.

La rédaction — Pourquoi des chevaliers de cet ordre à mille lieues de vos préoccupations se soucieraient-ils de votre projet ?
P.-R. de M. — Leur réseau de commanderies et de relais leur permet de communiquer discrètement sur de longues distances. Ils demanderont et attendront des consignes.

La rédaction — Que se passe-t-il ensuite ?
P.-R. de M. — La prise de contact s'avéra aisée. Ils comprirent dès le départ que nos vies se dédiaient désormais à « notre » mission. Ensuite, l'attente s'éternisa. Enfin, les consignes nous déstabilisèrent. Ils proposèrent une évolution de notre mission.

La rédaction — Cette évolution constituait-elle une promotion ?
P.-R. de M. — Plutôt que de protéger des cartes d'accès, ils nous proposent de mettre à l'abri des artéfacts. Du coup, ils conservent les documents et accueillent les consolés. Quatre chevaliers les remplaceront pour renforcer la sécurité. Enfin, ils fournissaient la destination et la logistique induite.

La rédaction — Restez-vous dans la péninsule ?
P.-R. de M. — Une quinzaine d'années auparavant, le royaume de Léon s'efface en fusionnant avec la Castille. La « Reconquista » devra attendre pour reprendre aux Maures les villes de Jaén, Séville, Faro et Cadiz. L'avenir de la péninsule ibérique reste donc, dans le contexte, trop incertain.

La rédaction — Comme un demi-tour s'avère exclu, il ne reste que… l'Atlantique.
P.-R. de M. — Si on longe les côtes, on réduit le risque. De plus, en remontant vers le nord, on emprunte une route maritime fréquentée et l'on se fond à nouveau dans la masse.

La rédaction — Optez-vous pour les îles britanniques ?
P.-R. de M. — Non. Nos nouveaux camarades nous expliquent que les artéfacts doivent rester dans le giron de leur grande préceptorerie d'Aquitaine (qui couvre large). Par contre, aucune commanderie templière ne doit se trouver dans la région choisie. Enfin, la souveraineté du territoire d'accueil doit présenter des garanties d'indépendance à long terme.

La rédaction — À cette époque, dans le giron de cette préceptorerie, un seul souverain répond au critère. Il mena quatre révoltes contre la régente française Blanche de Castille : Pierre de Braine.
P.-R. de M. — Précisément. Cela dit, il ne régente plus et son fils Jean gère le duché en toute indépendance.

La rédaction — Le Finistère de ce pays présente des analogies avec celui de la Galice : excentré et à l'abri des turbulences. Cela dit, sans la discrétion d'une commanderie, votre petite troupe ne passe guère inaperçue.
P.-R. de M. — Nous devons effectivement nous placer sous la protection d'une entité et l'intégrer. Notre choix se porte sur celle de Rivallonus, abbé de Landévennec. Son abbaye rayonne sur la région depuis des lustres tout en gardant ses distances avec l'Église.

La rédaction — Où embarquez-vous ?
P.-R. de M. — Le port de La Corogne s'impose : on y trouve de bons navires et des navigateurs chevronnés. Enfin, celui de Douarnenez servit de débarcadère.

La rédaction — Comment convaincre l'abbé, votre futur protecteur ?
P.-R. de M. — Parfois, des soudards anglais pillent l'abbaye, mal protégée. On peut rappeler que j'avais réorganisé les défenses de Montségur.

La rédaction — Cette abbaye conserve des traces de fortification datées du début du 13e siècle. Qu'avez-vous « vendu » exactement à ce Rivallonus ?
P.-R. de M. — Pour faire simple, on fit construire une muraille en gros appareil, renforcée à l'extérieur par des tours semi-circulaires et à l'intérieur par de gros contreforts en pierres (pouvant supporter un chemin de ronde en bois).

La rédaction — En 1296, une enquête pour le compte de Philippe le Bel précisera que l'abbaye repoussa deux assauts anglais sans subir de dommage. Cela dit, « vos » travaux restent datés du début du siècle et non des années 1240. Pourquoi ?
P.-R. de M. — Je ne connais pas la réponse mais nous demandâmes à l'abbé d'éviter d'archiver des dates car ce genre d'ouvrage militaire attire l'attention.

La rédaction — Un fait divers des années 1240 soutient votre propos : l'abbé Rivallonus disposa d'un budget pour élever sa commune, Ploemergat (Plumergat actuelle), au rang de paroisse. Pour le reste, devenez-vous des moines ?
P.-R. de M. — Quatre de mes camarades le sont déjà. L'objectif prime sur notre condition : mettre à l'abri, pendant des siècles, un précieux chargement.

La rédaction — Pourquoi pendant des siècles ?
P.-R. de M. — À notre époque, personne ne s'avère digne de cet héritage. Même si le Temple ne soutient pas la nouvelle foi, comment peut-il cautionner les crimes de masse de l'inquisition ?

La rédaction — Par quoi commencez-vous ?
P.-R. de M. — Suite aux travaux de fortification, nous proposons à l'abbé de financer et de construire sept chapelles. Il nous propose le territoire de l'ancien ermitage de saint Corentin.

La rédaction — Cela correspond à la commune actuelle de Plomodiern. Pourquoi plusieurs ? Une seule suffit pour dissimuler un chargement.

P.-R. de M. — Une chapelle reste une cible de pillage. Le but restait de rendre service à la population et d'accueillir chacune de nos dépouilles.

La rédaction — En résumé, vous passez le temps et attendez l'inspiration.
P.-R. de M. — Notre choix se porte très tôt sur le site de la chapelle actuelle de « Sainte-Marie-du-Ménez-Hom ». Outre une chapelle primitive, les résidents apprécieraient une fontaine, soit un ouvrage non ciblé par les saccages et les pillages.

La rédaction — Le 13e siècle produit peu de fontaines. Elles restent difficiles et coûteuses à construire. De plus, l'étroitesse des canalisations de l'époque ne permet pas un débit important. Enfin, si la nappe phréatique s'approche suffisamment du sol, le puits s'impose de lui-même.
P.-R. de M. — Dans le Languedoc, les nappes phréatiques ne flirtent pas forcément avec les forteresses à flanc de montagne et mes compétences aident. De plus, un puits présente deux inconvénients : une cache dans sa structure reste accessible de l'intérieur et demeure trop exiguë. Enfin, la complexité d'une fontaine justifie de longs travaux. Or, nous avons besoin de temps pour construire une galerie souterraine.

La rédaction — Plomodiern reste connue comme la paroisse aux sept clochers. Peut-on les lier aux sept chapelles ?
P.-R. de M. — Des sites actuels correspondent à ceux des chapelles primitives.

La rédaction — En l'an 1544, 300 ans précisément après votre arrivée, un certain Jehan Le Aloder organisa le financement d'un calvaire sur le site de Sainte-Marie. Marque-t-il l'emplacement ?
P.-R. de M. — Non. Aloder dérive d'*alodes* et désigne notamment un roturier exempt de droits seigneuriaux. Mes camarades initièrent des alodes locaux à la symbolique templière et leur confièrent notre testament. Cette symbolique se

trouve en contrebas, sur un second calvaire plus modeste. Un Mandylion, par exemple, y figure.

La rédaction — Depuis des siècles, la tradition locale véhicule l'existence d'un trésor sur le site. Le secret manquait-il d'étanchéité ?
P.-R. de M. — Oui. Les chapelles primitives et nos tombeaux subirent le vandalisme et la profanation.

La rédaction — Pendant des siècles, les locaux baptisèrent le second calvaire « Ar Croas Ru », la croix rouge. La chapelle Sainte-Marie dont les travaux débutèrent en 1570 abrite une sacristie dite « Chambre des moines rouges ». La tradition locale soutient qu'elle servait de lieu de recueillement à des templiers qui séjournaient dans la région.
P.-R. de M. — L'ordre du Temple fut dissous en l'an 1312, soit deux siècles et demi avant la pose de la première pierre de la nouvelle chapelle. La terminologie « moines rouges » réfère à mes compagnons et moi. Ensuite, des initiés, de génération en génération, se réunirent dans cette sacristie.

La rédaction — Toujours selon la tradition locale, cette « chambre » exposa sept crânes de sa fondation à la Révolution. Pourquoi ce rituel macabre ?
P.-R. de M. — De toute évidence, nos crânes n'intéressaient pas les pilleurs de tombes.

La rédaction — Il ne reste plus qu'à nous dire où se trouve cette fontaine.
P.-R. de M. — À proximité du second calvaire. De vos jours, un terrassement la recouvre mais la consultation d'un ancien cadastre suffira pour la localiser.

La rédaction — On peut aussi évoquer l'origine volcanique du sous-sol. Il hérite du cratère d'un volcan presque totalement érodé dont le Ménez-Hom demeure le

dernier vestige visible. Comme la rumeur d'un trésor sur ce site coure depuis des siècles, pourquoi personne ne songea-t-il à creuser sous la fontaine ?

P.-R. de M. — Des fontaines du 13e siècle ressemblaient de l'extérieur à de modestes lavoirs. Enfin, comme les chercheurs de trésor s'intéressent aux babioles dorées, ils cherchent des caches et non une galerie. Enfin, si vous pensez que cette dernière se situe proche de la surface, ménagez vos pelles.

La rédaction — Que découvrirons-nous ?

P.-R. de M. — Si cela intéresse encore quelqu'un, la surprise sera de taille.

Image de couverture : Huhsunqu | Wikimedia Commons | CC BY-SA 2.5

Annexe

Photos : Hervé Cariou

L'abbaye de Landévennec : une partie des ruines

Les ruines d'une des tours semi-circulaires défensives du 13e siècle

de Mirepoix. L'interview © Hervé Cariou, 2022

La chapelle Sainte-Marie-du-Ménez-Hom

L'entrée de la Chambre des moines rouges, reléguée au rang de remise

Le second calvaire

Au pied de la croix, deux chérubins soutiennent un calice. Côté opposé, un troisième tient un Mandylion entre ses mains.